

Le Marchand de bonheurs

La vie d'après
Livre II

J.P.H. GARDIN

Collection LDV « Lettres de Vosegus »

PAGES DU MONDE

ISSN 2493-2485

ISBN 979-10-95403-06-7

Sommaire

L'auteur

L'auteur est né en 1973 dans une famille arrivée dans les Vosges trois ans plus tôt. Passionné d'histoire, de lettres et de belles choses, il a très tôt pris sa plume pour écrire poèmes, nouvelles, romans, réflexions en parallèle de ses études, puis de sa vie professionnelle. C'est par cette vie professionnelle justement qu'il a été amené à sillonner tout le département pour aller à la rencontre des gens, une occasion de découvrir tous les lieux historiques ou secrets dont notre région est dotée. Cette histoire et ces histoires, inconnues du plus grand nombre, lui ont fait apparaître les Vosges comme une belle endormie qu'il fallait ramener à la vie. C'est ainsi qu'est née la trilogie de *La Vie d'après*, tout naturellement par une journée de Noël enneigée.

1^{ère} de couverture :

Photo : Anthony Cools

Graphisme : François Camoes

Chapitre I

Quand c'est pas l'heure, c'est pas l'heure, même pour un rendez-vous avec la mort	7
La revanche de Goloukine	15
Le mortifère Clos Vauvert	26
Les petites affaires de Goloukine	39
L'improbable client	49
Une bien étrange belle au bois dormant	60

Chapitre II

Un grand drame pour la principauté	75
Le réveil de la vieille endormie	89
Le garde champêtre	94
Un repos frustrant pour Nathaniel	103
Un drôle de poisson	112

Chapitre III

Un oiseau de paradis au jardin des âmes pétrifiées	127
<i>De profundis</i>	140
Un secret bien gardé	151
La malédiction d'Herqueuche	159
La main qui donne et celle qui reprend	170

Chapitre IV

La fée emprisonnée	175
La colère d'Herqueuche	184
Le retour de Kertoff	194
La prise du Saint Mont	209

Chapitre V

La montagne du Hasard	221
Les joies de Plombières	232
Le témoin	248
Amnésia	261
Une difficile négociation	270
La nuit de la Sainte Anne	280

Quand c'est pas l'heure, c'est pas l'heure, même pour un rendez-vous avec la mort

La ville de Luxembourg était très calme en ce matin gris et humide de la Saint Sylvestre. Les vacances de fin d'année avaient vidé les rues du tumulte habituel des passants pressés et des éternels embouteillages. Il faut dire qu'en ces temps anciens, malgré les prémices de ce qui allait devenir la grande catastrophe, ce pays jouissait encore, grâce à son secret bancaire et à son industrie de la finance de masse, d'une prospérité inouïe. Si ce pays n'était alors qu'un nain en lui-même, ses habitants avaient le privilège d'être, en tant qu'individus, les hommes les plus riches de la planète. D'où pouvait bien provenir la bonne fortune du Grand-Duché ? La réponse était à rechercher du côté des bidels qui avaient alors asservi le monde entier à leur cause. Leur soif inextinguible de richesse les avait aveuglés et à force de tout vouloir, ils n'eurent un jour plus rien à désirer. Ce fut le début de la fin et la finance posa les bases de la grande catastrophe. Mais puisque le monde était en ce 31 décembre encore sourd à la menace imminente, revenons à notre jolie et propre cité de Luxembourg.

Depuis quelques jours, le plus prestigieux palace du pays, le Nassau Royal Palace, accueillait un hôte de marque ; l'homme le plus riche du monde, qui avait bâti un véritable empire minier sur les ruines de l'Union soviétique, le céléberrime, le sublime comte Alexeï Goloukine. Et pourtant, ce gaillard n'était pas un bidel. Non. Il était encore plus rusé qu'eux et parvenait même à se servir de leurs faiblesses à son profit. Comme quoi, l'argent ne fait pas toujours le bonheur, mais il rend bien souvent idiot. C'était là l'une des

nombreuses devises du comte et il avait pu la vérifier à de multiples reprises dans sa vie effrénée à travers la planète.

Le comte Goloukine venait de passer les derniers jours à effectuer divers placements et montages juridico financiers afin d'optimiser son bilan de l'année. Il avait également profité de la multitude de boutiques luxueuses qui s'épalaient en ville pour faire ses emplettes de fin d'année. Dans quelques heures, il rejoindrait son épouse du moment, la tendre Douchka, de vingt ans sa cadette, qui l'attendait déjà dans leur douillet chalet de Davos, en Suisse. Tandis qu'un groom, chargé comme un sapin de Noël des sacs de boutiques de luxe, attendait à l'entrée de la suite du comte, ce dernier faisait le tour des lieux pour rassembler d'autres sacs dont il chargeait à nouveau le malheureux employé.

– Ne restez pas planté là comme un nigaud ! Descendez déjà tout cela dans la voiture ! Je ne sais plus où vous les mettre !

Le pauvre groom n'eut d'autre choix que de s'exécuter sur le champ. On ne contredisait pas un client, encore moins lorsqu'il s'appelait Monsieur Goloukine. Pendant qu'il essayait péniblement de faire entrer tous les paquets dans la luxueuse berline anglaise, que le comte venait d'acquérir chez un concessionnaire de la petite capitale, déjà archi remplie de bagages au cuir aussi riche qu'odorant, le comte, dans sa chambre, avait fini de rassembler ses derniers effets. Il patientait nerveusement, assis sur un canapé blanc au-dessus duquel trônait une immense toile moderne qui devait être de grand prix au vu de la signature qui figurait en bas à droite, mais qu'Alexeï détestait, puisqu'il avait une sainte horreur de l'art moderne. Il lui préférait le bel arrangement faussement négligé que lui offrait la table basse en verre devant lui. Un énorme bouquet de roses anciennes aux tons pastels se pavane dans un vase tout aussi énorme du plus parfait cristal. Des objets de verre et des obélisques de marbre rouge le disputaient à des bronzes de la Renaissance, tandis qu'un petit cabinet indo portugais en palissandre à décors géométriques incrustés d'ivoire retenait toute son attention et suscitait sa convoitise. Lorsqu'il quitta l'hôtel, ce cabinet lui appartenait, la direction ayant consenti à le lui vendre à titre très exceptionnel. Quoi de plus normal pour un client aussi exceptionnel ?

Le comte Goloukine, qui n'avait rien d'un comte puisqu'il ne possédait pas le moindre quartier de noblesse, prit la route avec le sourire aux lèvres. Celle-ci promettait d'être longue jusqu'à Davos, mais ce petit voyage en solitaire serait le début d'une semaine de repos bien mérité. Bien mérité, parce que cette année avait été très éprouvante dans le monde des affaires, avec des banques chancelantes, un effondrement des marchés financiers et une volatilité jamais vue sur les cours des matières premières, ce qui, en raison de son métier de base, lui avait causé bien des sueurs froides et bien des nuits blanches. En ce 31 décembre, nul ne pouvait dire de quoi serait faite la nouvelle année économique, mais Alexeï, lui, était sûr que, pour une fois, elle commencerait par un farniente de luxe en charmante compagnie. A 57 ans, il aspirait désormais au calme, après les vingt années de folie qu'il venait de traverser.

Afin de préserver sa tranquillité, il avait soigneusement évité toute publicité sur son voyage et avait choisi de faire le trajet jusqu'à Davos en voiture, seul et sans chauffeur, comme un citoyen ordinaire. Enfin presque, car sa voiture n'avait rien d'ordinaire. Ceci dit, sur ce trajet, on avait malgré tout l'habitude de croiser ce genre de véhicule, carrosse d'apparat des temps post modernes, reliant la Suisse au Luxembourg ou Luxembourg à Monaco. Il ignorait alors que cette décision, ce détail anodin allait pourtant bouleverser tout le reste de son existence.

A 9 h 46 donc, après avoir réglé sa lourde addition au Nassau Royal Palace où il venait de séjourner, il monta dans sa voiture et entama son improbable voyage.

Pendant près de deux heures, la route fut tout à fait normale ; la chaussée était sèche et le trafic très fluide. Alexeï goûtait avec délectation le plaisir de se retrouver seul au volant avec pour compagnie les plus beaux airs d'opéra d'Antonio Sacchini.

Mais après une descente, un épais brouillard vint perturber sa progression. Comme si la nuit s'était abattue à nouveau sur le monde, on ne voyait pas à quatre mètres et ses phares ne lui furent d'aucun secours. Ils ne faisaient qu'épaissir davantage le mur de vapeur qu'il traversait. Ça et là, il devinait des véhicules qui avaient quitté la route par manque de repères. Ce ne fut pas pour autant

qu'il s'arrêta pour porter secours aux malheureux automobilistes. S'arrêter aurait de toute façon été dangereux et sa précieuse voiture aurait bien vite été emboutie par les chauffeurs suivants.

Il poursuivit ainsi quelques dizaines de kilomètres, jusqu'à ce que son GPS cessât de fonctionner. Il crut d'abord à un problème d'alimentation électrique, mais il n'en était rien. Ne voyant pas devant lui, il était incapable de lire les panneaux et sans guidage satellite, il était à présent totalement privé de repères dans une contrée inconnue. S'il poursuivait sur cette route, il finirait par rater sa sortie et aurait bien du mal à retrouver son chemin s'il allait jusqu'au bout de l'autoroute. Les prévisions météorologiques avaient de toute façon annoncé quelques brumes matinales, aussi prit-il le parti de prendre la première sortie et d'aller patienter dans un quelconque café ou restaurant que le brouillard eut fini par se lever. Il s'engouffra donc dans la première bretelle de sortie qu'il devina.

Au bout de cette bretelle, il eut le choix entre tourner à gauche ou tourner à droite. Il descendit alors de voiture pour aller consulter les panneaux indicateurs qui devaient forcément se trouver à proximité. De l'autre côté de la route, il en trouva enfin un qui indiquait la cité de Spina à droite. Il en avait entendu parler une fois ou deux. Cette ville devait donc être d'une importance relative et il décida naturellement de s'y rendre. Il regagna sa voiture à tâtons et s'installa de nouveau au volant. Il sursauta de surprise et de terreur en découvrant qu'un vieil homme très grand et barbu, vêtu comme un clochard, avait pris place côté passager en son absence.

– Si j'étais vous, je ne me rendrais pas à Spina, Monsieur Goloukine, dit le vieillard.

– De quoi je me mêle ? Descendez de ma voiture ! Personne ne me dit ce que je dois faire !

– Je sais, Monsieur Goloukine. Vous êtes un homme riche, puissant, indépendant et volontaire. Malgré tout, si j'étais vous, je n'irais pas à Spina.

– Qui êtes-vous pour me faire part de votre avis ?

– Tout le monde... et personne...

– Qui vous envoie ? Les services secrets ? Mes concurrents chinois ?

– Ne soyez pas sot, Monsieur Goloukine. Qui aurait pu savoir que vous vous trouveriez ici à cet instant précis ? C'est bien à cela que je sers, renvoyer les gens vers la destination qui est la leur pour qu'ils ne se trouvent pas là où ils ne devraient pas être et pour qu'il ne leur arrive pas des choses qui ne devraient pas leur arriver...

– Des menaces à présent ? Sachez qu'Alexeï Goloukine fait ce qu'il décide de faire et rien d'autre.

– Eh bien, tournez à droite puisque vous insistez...

– Vous ne descendez pas ?

– Avec ce temps ? Vous n'y songez pas, mon cher Alexeï ! Je ne vous ennuierais pas, tournez donc à droite.

Alexeï Goloukine empoigna son volant, mais celui-ci refusa d'obtempérer lorsqu'il voulut le faire pivoter vers la droite.

Satanée voiture ! D'abord le GPS, puis maintenant le système de direction !

– Rien de plus normal...

– Vous aviez dit que vous ne m'importuneriez pas, répondit Goloukine en tentant de nouveau vainement de débloquent le volant.

– Essayez donc vers la gauche, cela le décoincera peut-être...

Cette idée n'était pas mauvaise, aussi l'homme d'affaires essayait-il cette option et, comme par miracle, le volant pivota bien vers la gauche. Aussitôt, il voulut le braquer vers la droite, mais de nouveau le blocage l'en empêcha. Pis encore, le volant continua sa course vers la gauche.

– Eh bien, Monsieur Goloukine, maintenant que vous êtes engagé sur la bonne voie, accélérez ! Vous n'allez pas rester au milieu de la route. Dans dix secondes, un camion bleu va arriver à vive allure et nous percutera de plein fouet si nous restons ici...

Alexeï, sans réfléchir, appuya sur l'accélérateur et s'engagea vers la gauche. A peine fut-il sur sa voie qu'un camion bleu les croisa en roulant à une vitesse déraisonnable par ce temps déplorable. Le Russe en eut des frissons dans le dos.

– Vous me faites confiance à présent, Monsieur le comte ?

– Oui, répondit-il en portant au vieillard un regard affolé.

– Allez-y, roulez, je vous dirai quand il conviendra de vous arrêter.

Le vieil homme demeurait silencieux aux côtés du chauffeur tétanisé. Il somnolait même de temps à autre en émettant un petit ronflement paisible qui aurait pu laisser croire à l'excursion d'un vieillard et de son fils. Le brouillard restait omniprésent et Goloukine n'avait pas la moindre idée d'où ils se trouvaient. Il se contentait de suivre les lignes blanches tracées sur la route qui étaient ses seuls points de repère. Après un rond-point, où l'inconnu lui avait indiqué de prendre la troisième sortie, Alexeï arrêta la voiture sur le bas-côté.

– Que faites-vous ? demanda le vieil homme.

– Je dois satisfaire un besoin naturel. Je roule depuis plus de trois heures et je ne tiens plus.

– Rien à fiche ! Nous n'avons pas le temps pour ces enfantillages, redémarrez et poursuivez votre route !

– Mais...

Goloukine voulut ouvrir la porte pour sortir malgré tout, mais la fermeture centralisée se bloqua à son tour.

– Vous n'avez encore pas compris qu'il était inutile de résister ? Redémarrez, vous me remercieriez plus tard.

– Parce que nous allons nous revoir en plus ?

– Forcément. Tout le monde n'a pas la chance de me rencontrer deux fois, mais chacun doit me voir une fois, tôt... ou tard...

– C'est une devinette ?

– Quand allez-vous redémarrer cette voiture ? Le temps presse, Monsieur Goloukine.

Alexeï obéit enfin et, en cela, il ne se reconnaissait plus, lui qui n'avait jamais écouté que lui-même et ses convictions chevillées au corps.

– Et où m'emmenez-vous ? osa-t-il demander.

– Vers votre destin.

– Funeste ?

– Toute destinée finit par la mort. En cela, elle est naturellement funeste.

– Vous ne me rassurez pas...

– Ne vous en faites pas, votre heure n'est pas encore venue, sinon je ne serais pas là à jouer les copilotes. Vous vous plairez beaucoup là où je vous mène.

Après quelques kilomètres, le brouillard s'effiloça à mesure que la route serpentait dans la montagne, puis disparut totalement. Une épaisse forêt de sapins d'un vert foncé recouvrait ces hautes collines sous un ciel radieux. Lorsqu'ils descendirent de l'autre côté de ces monts, ils traversèrent quelques villages et bourgades décrépis où la vie semblait tout à fait normale, bien que fort modeste.

– Effectivement, je vous remercie, vous aviez raison. Avec ce temps dégagé, je vais pouvoir regagner Davos sans peine dès que mon GPS fonctionnera à nouveau. Où souhaitez-vous que je vous dépose ?

– Davos ? Vous n'irez jamais à Davos.

– Et pourquoi cela ? On m'y attend.

– Tout simplement parce que vous n'aurez pas assez de carburant pour cela.

Machinalement, Alexeï jeta un œil à sa jauge, le témoin était allumé. Le tableau de bord indiquait qu'il ne restait plus que dix kilomètres d'autonomie. Il avait fait le plein à Luxembourg. Comment était-ce possible ? Et comment avait-il pu ne pas le remarquer jusque là ?

– Eh bien, j'en rachèterai, et voilà tout.

– Vous n'aurez pas le temps.

– Comment ça, pas le temps ?

– Vous n'aurez pas le temps.

– Pourriez-vous répondre clairement de temps en temps ? Ce serait drôlement reposant.

– Vous ne comprendriez pas. Contentez-vous de rouler.

La route traversa une forêt de sapins après laquelle apparut un curieux panneau sur le côté, lequel énonçait : « Bienvenue en principauté de Salm Salm ».

La principauté de Salm Salm ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Cet endroit n'existe pas. Je n'ai jamais entendu parler d'une principauté dans cette partie de l'Europe...

– Cet endroit existe, puisque nous y sommes. Et c'est même notre destination.

– Ça ?! répondit Goloukine en pointant du doigt la sombre petite ville dans laquelle ils venaient d'arriver.

– Oui, ça. Et c'est ici que vous finirez vos jours dans fort, fort longtemps.

– Oui, eh bien, en attendant, voici une station essence. Je vais y faire le plein et repartir d'ici au plus vite pour n'en revenir que dans fort, fort longtemps...

Le pompiste était posté devant son échoppe, les bras croisés, comme pour attendre avec impatience des clients trop rares.

– Bonjour Monsieur ! lança-t-il gaiement à Goloukine lorsqu'il descendit de voiture. Belle voiture que vous avez là, je n'en ai jamais vu de pareille !

– C'est normal. Faites-moi le plein, s'il vous plaît. Mon ami et moi devons nous rendre à Davos au plus vite.

– Votre ami ? Quel ami ?

– Ce vieil homme, côté passager. Etes-vous aveugle ?

Alexeï se retourna vers sa voiture qui était désespérément vide de tout occupant.

– Mais...

– Monsieur ? Vous vous sentez bien ? demanda le pompiste.

– Où est-il passé ?

– Sans vouloir vous offenser, Monsieur, vous étiez seul au volant en arrivant ici.

– Mais...

– Pour ce qui est du plein, je suis navré, mais nos cuves sont vides. Nous attendons le livreur depuis ce matin. Je surveillais justement son arrivée.

Alexeï était abasourdi.

– Dans ce cas, indiquez-moi une autre station.

– Il n'y en a malheureusement pas d'autre à moins de vingt kilomètres à la ronde.

– Alors, vendez-moi une autre voiture. Je dois absolument repartir d'ici.

A cet instant précis, sans que le pompiste eût le temps d'apporter la moindre réponse, le ciel devint couleur de sang. La grande catastrophe s'abattit sur le monde. A Spina, les deux tiers des habitants succombèrent.

La revanche de Goloukine

Les mois qui suivirent la grande catastrophe furent terribles pour Alexeï Goloukine. Il était tel un insecte pris au piège qui, fou de désespoir, s'agitait en tous sens pour s'extirper de sa prison, jusqu'à ce que ce désespoir ne cédât à la folie, puis à une funeste résignation. Après une telle expérience, il ne pourrait plus jamais être le même homme.

Dans les premières heures, il avait remué ciel et terre pour acheter une autre voiture dont le réservoir n'aurait pas été trop vide. Mais personne dans la principauté n'avait alors l'esprit aux affaires, quel que fut le prix offert. De surcroît, les automobiles étant en ces temps anciens toutes truffées de gadgets électroniques, plus aucune n'était en état de marche et toutes étaient devenues de bien encombrants déchets de l'ancien monde.

Le comte ne connaissait personne dans cette ville et il n'eut donc d'autre choix que de se servir de son carrosse immobile comme d'une roulotte de bohémien. Il lui assurait le gîte et contenait tout ce qu'il lui restait en ce monde. Mais ce refuge ne dura pas bien longtemps. En ces temps troublés, nécessité faisait loi et il ne tarda pas à être agressé une nuit, puis la suivante, puis la suivante encore. Au matin du quatrième jour, tout le contenu de la voiture avait été pillé par des hordes de crève la faim et Alexeï Goloukine se retrouva plus pauvre encore qu'à l'époque de sa jeunesse passée en Sibérie. Telle était sa nouvelle réalité, crue et miséreuse, mais lui n'y croyait pas un seul instant. Il pensait sincèrement que toutes ses autres possessions l'attendaient sagement, que tout ce bazar ne concernait que l'Occident et l'inéluctable déclin qui le guettait depuis plus de dix ans. Il demeurait donc obsédé par le désir de regagner Davos et,

de là, rentrer au plus vite en Russie où il retrouverait ses puits de pétrole, ses gisements de gaz, ses carrières, ses mines, ses multiples résidences et toutes ses autres richesses. Tout ceci n'était à ses yeux qu'un léger contretemps et il restait à coup sûr le comte Goloukine. Son ancienne fortune l'aveuglait encore, au point de ne pouvoir se rendre compte que son monde n'était plus.

Ce fut donc tout naturellement que cet homme volontaire, privé de moyen de locomotion, décida de poursuivre sa route à pied. Davos ne pouvait être distante que de quelques centaines de kilomètres, après tout. Cela prendrait plusieurs jours, voire plusieurs semaines, mais il y parviendrait, du moins le croyait-il.

Il prépara son voyage avec autant de rapidité que de minutie. Un bagage léger et pratique l'accompagnerait, dans lequel il fourra quelques vêtements de rechange bien chauds. Pour les vivres, il fit comme tout le monde et pillait les quelques magasins éventrés qu'offrait le centre de cette bourgade. Il prit soin de ne dérober que les aliments les plus petits et les plus énergétiques : barres chocolatées, céréales, fruits secs, bonbons. Il aurait été inutile et dangereux de s'encombrer de denrées trop volumineuses ou périssables. Il traversa ensuite la ville en direction du col qui le mènerait à la riche plaine d'Alsace. Il n'aurait plus alors qu'à suivre l'autoroute vers Mulhouse, puis de là, passer la frontière à Bâle. Bien sûr il ne pouvait pas faire un si long chemin à pied avec ses chaussures de ville luxueuses. Fort heureusement, la providence lui offrit de confortables chaussures de randonnée qu'il vola sur un cadavre gisant devant l'église et qui, par bonheur, faisait la même taille que lui.

Vers midi, il fut ainsi fin prêt pour son départ. Pas une âme ne prêta attention à lui quand il traversa la petite cité en direction de la Petite Raon en suivant la route principale qui menait au col le plus proche. Après quelques heures de cette randonnée sur le bitume, il fit une halte et s'assit sur une ancienne borne kilométrique. Ses genoux le faisaient terriblement souffrir, aussi releva-t-il son pantalon pour se les masser. A cet instant, un bruit de pétarade résonna entre les collines. Cela avait l'air de se rapprocher. Le comte Goloukine reconnut bien vite ce son si particulier et aussitôt, il s'exclama :

– Une mobylette ! Une mobylette !

Il avait oublié ses vieux genoux douloureux et bondissait de joie en tous sens. Bientôt, le véhicule à deux roues dévala le sentier qui coupait à angle droit la route principale de l'autre côté de celle-ci. Il portait un vieil homme sec et moustachu vêtu d'un complet anthracite à fines rayures et d'une chemise bleu ciel impeccable. Une pipe en ambre et à tête de turc en écume de mer semblait vissée à ses lèvres, tandis que de la fumée s'en échappait à intervalles réguliers pour aller rejoindre les doux gaz d'échappement. Goloukine s'écria :

– Monsieur ! Monsieur ! Arrêtez-vous !

– Qu'est-ce que tu me veux, mon homme ?

– Vous êtes mon sauveur, vous devez être le seul à posséder encore un véhicule qui fonctionne.

– Et alors ?

– Je dois me rendre en Suisse et jusqu'à cet instant, je m'étais résigné à m'y rendre à pied.

– En Suisse à pied ! Mais vous êtes fou, mon garçon !

– Maintenant que vous le dites... répliqua le comte. Accepteriez-vous de me la vendre ?

– Vous la vendre ? Mais, jeune homme, vous voulez ma mort ? Je vis seul en haut de ces collines. Comment ferais-je mes courses après cela, si je vous la vends ?

– Mais de toute façon, on ne trouve même plus d'essence.

– De l'essence non, mais ça roule aussi à l'huile ces machins-là.

– A l'huile ?

A la réflexion, Goloukine devait bien admettre que cela sentait la friture dans les parages depuis quelques minutes.

– Alors, pourriez-vous me la vendre avec quelques bidons d'huile ? reprit-il.

– Non ! Mais ma foi non ! C'est pas la peine d'insister !

Le vieil homme donna un coup d'accélérateur et repartit en trombe comme il était arrivé, dans une douce odeur de frites bien croustillantes.

Résigné, Alexeï reprit sa route, mais en marchant cette fois sur le bas-côté. Un sol plus meuble l'empêcherait au moins de trop souffrir des genoux. Cette brève rencontre hantait ses pensées. Si les véhicules à moteur pouvaient rouler à l'huile, il lui suffirait peut-être de trouver

une voiture en état de marche suffisamment vieille pour ne pas contenir d'électronique. Dans un trou pareil, il devait bien se trouver une grange contenant une automobile d'un autre âge. Quant à l'huile, n'importe quel ancien restaurant devait bien en stocker des litres et des litres, sans compter les réserves familiales des habitants du cru.

Il décida donc de cesser de perdre son temps dans sa marche désespérée et revint sur ses pas pour rejoindre la curieuse principauté. Et ce fut ainsi que le comte fit pour la première fois connaissance avec ses habitants, une première fois qui allait à tout jamais faire briller son aura sur cette pauvre ville.

Lorsqu'il arriva enfin au bourg, la nuit tombait déjà et avec elle, la neige de la nouvelle année. Etrangement, c'était la première neige de cet hiver. Les habitants avaient tous regagné la chaleur de leurs foyers et les rues étaient sombres et désertes. Alexeï était bien décidé à ne pas laisser ce calme régner et, plus encore, à ne pas passer une nouvelle nuit à la belle étoile. Infatigable, il réunit sur la place Dom Calmet tout le bois qu'il put, du bois sec des parcs avoisinants, du mobilier urbain, des meubles brisés dont les journées de pillage avaient jonché le sol. Puis il entreprit de mettre le feu à cet édifice branlant. Ce fut un succès. Enfin, pour attirer davantage l'attention, il s'époumona à hurler comme un damné sur la petite place en frappant violemment les grilles de l'abbaye avec une longue barre de fer. Les curieux ne se firent pas attendre longtemps, des volets s'ouvrirent les uns après les autres et des courageux commencèrent à affluer vers le brasier. Quand il jugea la foule suffisamment dense, le comte Goloukine s'adressa à elle en ces termes :

– Sujets de Salm !

– Sujets de Salm ? De quel temps vient-il, celui-là ? s'interrogèrent les badauds.

– Sujets de Salm ! Moi, Alexeï , comte de Goloukine, ai trouvé un moyen sûr de nous sauver d'ici et c'est tous ensemble que nous y parviendrons.

– Nous sauver d'ici ? Mais on est bien ici, nous ! Tu n'as qu'à partir, étranger, si notre compagnie te déplaît !

– Laissez-le parler ! Nous ne tiendrons pas longtemps, coupés du reste du monde. Nous ne savons même pas ce qu'il s'est passé il y

a quelques jours et nous ne recevons plus aucune nouvelle d'où que ce soit. Le reste du monde aurait totalement disparu que nous ne le saurions pas. Nous devons nous enquérir du sort de nos voisins, intervint une dame d'une quarantaine d'années qui n'était autre que l'une des institutrices de l'école locale.

Sa remarque fit mouche sur Goloukine qui la regarda comme il avait toujours eu l'habitude de regarder ses futures épouses.

– Ben d'accord, mais il faut avouer qu'ici, ça va. Et pas de nouvelles, bonnes nouvelles, rétorqua Lulu, le marchand de matériaux de construction.

– Oui, Monsieur, ça va, répondit le comte. Enfin, façon de parler... Tout le monde ne vit plus que de pillage ici. Et que ferons-nous quand nous aurons mangé tout ce qu'il y avait dans les magasins, vu qu'ils ne sont plus approvisionnés ?

Vu son air ébahi, le commerçant n'y avait visiblement pas pensé.

– Et si ça allait mieux, voire beaucoup mieux ailleurs ? poursuivit Goloukine. Et si ce mieux nous pouvions le ramener dans la principauté ?

– Et on le ramènerait à l'os cet éventuel mieux ?! s'écria une vieille dame.

– C'est justement là que je voulais vous amener. J'ai découvert qu'il était possible d'utiliser certains de vos anciens véhicules.

– Mais non, ils ne marchent plus, les systèmes électroniques ont été grillés par tout ce bazar.

– Faux ! Les plus récents ne fonctionnent plus, mais les plus anciens ne contiennent pas de tels systèmes. Il suffit de les trouver.

– Mais il n'y a plus d'essence, Monsieur ! fit le pompiste.

– Ils peuvent rouler à l'huile de friture.

– Je tiens une station essence, Monsieur, pas une baraque à frites !

– Sauf votre respect, Monsieur, vous n'avez plus rien, en vérité.

– Et où va-t-on trouver toute cette huile ? poursuivit le pompiste.

– Tout d'abord, on peut réunir le carburant qui se trouve dans tous les véhicules devenus inutiles. Quant à l'huile...

– Moi, j'en ai plein, intervint le plus gros restaurateur de la place.

– Moi aussi j'en ai, fit la mère Jacquemin.

– Moi-aussi, ajouta la mère Antoine.

– Et moi donc ! s'exclama la mère Schiffer.

– Moi aussi.

Et ainsi de suite. Toutes les femmes de la ville se firent écho et devinrent en quelques minutes les nouvelles reines du pétrole, du moins jusqu'à ce que le jeune Guillaume, le fils du marchand de matériaux n'accourût sur la place Dom Calmet, chargé de petites pompes manuelles en plastique qu'il venait de ramasser dans le magasin de son père :

– Voilà qui nous permettra déjà de récupérer l'essence des voitures ! déclama-t-il en les jetant aux pieds de Goloukine.

– Et moi, j'ai une vieille deux chevaux qui tourne comme une horloge, fit un vieux monsieur dans son pyjama de flanelle à fines rayures bleues.

– Moi, j'ai une traction avant, mais il y a au moins quinze ans que je ne l'ai pas vue rouler. Il y a peut-être un moyen de lui donner un coup de jeune, fit le boulanger.

Goloukine fut surpris d'un tel empressement ; c'était à qui apporterait en premier sa vieille voiture. Guillaume, quant à lui, avait commencé à former des équipes pour le pompage de l'essence disponible. Tous voulaient offrir leur carburant pour la cause commune.

– Mes amis ! Mes amis ! s'écria le comte. Je vois que nous sommes tous d'accord sur le principe, mais il me semble que nous devrions nous réunir à l'abri pour réfléchir à notre projet. Il fait fort sombre et la neige ne cesse de tomber. Nous gagnerons en efficacité demain matin.

Ce fut ainsi qu'une assemblée se constitua, spontanément, à l'intérieur de l'abbaye qui allait rapidement devenir l'assemblée constituante, puis l'assemblée du peuple de la petite principauté. Les débats durèrent fort tard dans la nuit et il fut entendu qu'un habitant sur trois suivrait Alexeï en Suisse, les autres restant à demeure, soit par incapacité, soit pour assurer la surveillance des lieux et faire en sorte que la ville ne soit pas pillée par des gens venus de l'extérieur. Guillaume fut tout naturellement désigné aux opérations de pompage qui commenceraient à l'aube dès le lendemain. L'institutrice qui avait volé au secours de Goloukine s'avéra être une femme fort intelligente et une précieuse conseillère. Elle connaissait la ville et

les environs mieux que personne. Lorsque l'Assemblée se retira, le naufragé russe trouva le gîte et le couvert chez elle.

Elle habitait un appartement situé dans un bel immeuble du XVIII^e siècle, contigu au château. Au rez-de-chaussée se trouvait la boutique locale de chaussures qui portait le curieux nom de *Scaraboot's*. On était bien loin des souliers auxquels le comte était habitué. Pour la première fois depuis son départ de Luxembourg, ce dernier goûta enfin une vraie nuit de repos. Il était de nouveau en action et cela l'avait calmé ; il ne pensait plus du tout au vieillard qui l'avait mené jusqu'ici et à ses sottises prédictions. Il sentait qu'il allait parvenir à s'enfuir.

Au réveil, la petite cité était recouverte d'une épaisse couche de neige. Goloukine avait retrouvé l'assemblée de la veille sur la place Dom Calmet et l'ambiance était un peu moins enthousiaste.

– Nous pouvons réunir le carburant, fit Guillaume, mais cela n'aura pas grand intérêt car vous ne pourrez pas prendre la route avec une telle couche de neige.

– Qu'à cela ne tienne, nous attendrons la fin de ces intempéries, répondit Goloukine. Profitons de ce temps pour recharger la station essence et réparer les véhicules qui en ont besoin.

Pendant deux semaines, la neige ne cessa de tomber, mais la ville redoubla d'activité autour du garage et de la station-service. Au début de la troisième semaine, un redoux, curieux pour la saison, eut lieu et les routes se dégagèrent peu à peu de leur gangue blanche. Un grand nombre de voitures étaient prêtes et un long cortège digne d'un mariage des temps anciens se forma sur la place devant le château des princes de Salm.

Après de chaudes embrassades avec son institutrice, Alexeï ouvrit le bal des moteurs à explosion rendus à la vie et la caravane se mit bien vite en route en direction du col. Toute la cité était émue de voir une partie des siens partir à l'aventure pour un temps incertain. Cette émotion fut bien vite balayée quand le cortège refit son apparition en ville une heure trente plus tard.

– Vous êtes déjà de retour ? demanda le père de Guillaume.

Les passagers ne répondirent d'abord pas ; ils semblaient comme en état de choc.

– Allez-vous enfin nous dire quelque chose ? Que s'est-il passé ? Qu'avez-vous vu ? intervint l'institutrice après un long et lourd silence.

– Rien, répondit Goloukine.

– Quoi rien ? poursuivit-elle.

– Rien. Nous sommes allés jusqu'au col et une fois là-bas, nous avons dû faire demi-tour. Au-delà, il n'y a plus rien. Nous avons essayé une autre route sans plus de succès. Une fois au sommet de la montagne, plus rien ; il n'y a plus rien.

– Ce n'est pas tout à fait exact. Après le massif, il ne se trouve plus qu'un océan de feu et de lave. A l'est de nos montagnes, le monde n'existe plus, il est dévoré par les entrailles de la terre.

– Comment ça ? C'est impossible ! fit le boulanger.

– Un tiers de la population de cette ville s'est rendu sur place et nous avons tous vu la même chose.

– Eh bien, l'est est peut-être ravagé, mais il reste les trois autres points cardinaux, ajouta l'institutrice, optimiste. Il doit bien y avoir une direction à suivre pour sortir d'ici.

– Oui, mais je ne crois pas que cela permette de rejoindre la Suisse. L'océan de feu s'étendait à perte de vue, répondit Alexeï.

– Pour la Suisse soit, mais il existe d'autres contrées.

A cette observation, les membres de l'expédition convinrent de repartir dès le lendemain, mais en direction de l'ouest. Et cette nouvelle tentative s'avéra plus désastreuse encore que la précédente. Un grand nombre d'habitants et de véhicules ne revinrent jamais en ville. Tous furent détroussés, assassinés ou enlevés par des groupes d'hommes rustres qui avaient pris possession des villages plus ou moins proches. Il fallut donc se résigner à rester en principauté de Salm.

Les deux jours qui suivirent, deux autres expéditions furent menées, l'une vers le sud et l'autre vers le nord, avec le même résultat déplorable. Ne voulant pas en rester là, l'Assemblée se réunit ensuite pendant des jours et des nuits pour décider de la conduite à adopter, de l'avenir de la petite cité dans ce monde nouveau. Les habitants craignaient que les invasions dont avaient été victimes les communes alentours ne visent bientôt la principauté qui y avait miraculeusement échappé jusque-là. Ils avaient d'autant plus à craindre

désormais que, par leurs excursions, ils avaient montré qu'ils possédaient des véhicules en état de marche et du carburant. Il n'en fallait pas davantage pour susciter une féroce convoitise.

Une partie des membres de l'Assemblée pensait qu'il fallait se couper du reste du monde pour s'en protéger, tandis que l'autre partie faisait sien l'adage selon lequel la meilleure défense était encore l'attaque, c'est-à-dire qu'il convenait d'imiter ceux qui avaient colonisé les villages voisins et rançonnaient les voyageurs. En homme avisé, Alexeï Goloukine comprit vite qu'il y avait du vrai dans les deux factions et, en bon mâle dominant, ce fut bien vite son point de vue qui s'imposa à tous. Ainsi, d'après lui, il fallait, non pas se couper du reste du monde, mais s'en protéger. Il convenait donc en premier lieu d'édifier de solides remparts tout autour de la ville et des champs avoisinants pour se réserver suffisamment de nourriture à l'avenir. Ces remparts, pour autant, ne suffiraient pas et il fallait donc armer la ville. La réquisition des armes et des munitions de toutes natures fut sa deuxième décision. L'armement récupéré ne constituant qu'un trop petit arsenal, il réquisitionna les véhicules qui furent découpés, puis fondus pour être forgés sous forme de halberdes, glaives et autres fers de lances. Les arcs reprirent également du service. La majeure partie des hommes valides fut ensuite formée au maniement de ces armes. Pour autant, la cité ne devenait pas belliqueuse. Elle entendait ainsi seulement assurer la sécurité de ses habitants, de leurs biens et de leurs transactions.

Goloukine avait réussi à redonner force et courage à la population et, avant la fin de l'été, la principauté était devenue une vaste citadelle laborieuse et armée jusqu'aux dents. Le comte ne voulant pas en rester là, il entreprit de faire de cette petite ville un centre culturel exceptionnel, comme elle l'avait d'ailleurs déjà été par le passé. Elle devint également une force économique de tout premier ordre dans la région.

Tous les travaux scientifiques et d'enseignement furent alors encouragés. Chacun pouvait prendre le temps d'apprendre ce qu'il lui plaisait, à condition de trouver un enseignant à la mesure de ses attentes dans la discipline souhaitée. Bien malaisée au départ, en raison du manque de professeurs, cette volonté attira au fil des

ans tous les savants de la région, trop heureux de trouver une terre d'asile capable de leur offrir la sécurité, un confort de vie unique, l'accès au fonds inestimable de la bibliothèque de l'ancienne abbaye et, surtout, une liberté de pensée, de ton et d'opinion qui, ailleurs, leur aurait valu le gibet.

Après quatre ans seulement, la principauté jouissait d'une université richement dotée et à même d'apporter les meilleurs enseignements dans une multitude de disciplines. Tout cela fut rendu possible par la formidable prospérité de la cité, qui ne cessa de se développer dès lors que Goloukine en prit les rênes. Pour ce faire, il partit d'un postulat extrêmement simple. Si la cité voulait assurer son bonheur, il lui fallait de l'argent et même, beaucoup d'argent. Pour cela la sphère publique dirigeante devait intervenir de la manière la plus efficace possible, c'est-à-dire le moins possible.

Le comte adopta donc une législation unique en son genre, tant elle était simple. En premier lieu, il n'existait pas de taxe, puisque chacun était responsable d'une part minime des affaires communes et devait en outre entretenir le domaine public situé autour de chez lui. Le vieil adage « balayer devant sa porte » devint ainsi la clé de voûte de l'organisation administrative de la principauté ressuscitée. La volonté commune de lui offrir un sort meilleur parvint à mobiliser les efforts de tous. Et le fait que chacun s'occupe à temps partiel de charges publiques, ajouté à la possibilité d'être réellement entendu dans les débats de l'Assemblée finit par responsabiliser tous les habitants.

Le code pénal, fort libertaire, tenait quant à lui en deux articles seulement, gravés dans le marbre aux portes de l'Assemblée du peuple :

Article 1 : quiconque sera reconnu coupable de meurtre sera livré aux proches du défunt pour qu'ils conviennent à leur guise de son destin. Si le défunt n'avait pas de proche, le meurtrier sera enrôlé de force dans l'armée extérieure de la communauté, dont le rôle est d'accompagner les prospecteurs commerciaux pour assurer leur protection dans leurs déplacements.

En réalité, le but de ce texte de loi était de permettre de créer légalement et d'agrandir constamment une troupe de mercenaires habitués au sang et vouée au pillage du monde extérieur.

Article 2 : quiconque sera reconnu coupable de vol devra rendre à son propriétaire le fruit de son larcin. Il fournira en sus audit propriétaire le nombre d'heures de travail qu'il conviendra pour réparer le préjudice subséquent au vol. S'il ne peut rendre ledit fruit dudit larcin, il sera mis à disposition du propriétaire lésé pour un nombre d'heures de travail qui sera fonction du préjudice subi.

Tout ce qui ne figurait pas dans ce code pénal était permis et les désordres étaient donc nombreux dans cette ville qui se servait ainsi de façon très lucrative des meurtriers et réservait aux voleurs un sort assez peu contraignant. Concernant les affaires civiles et commerciales, les choses étaient encore plus simples : tout était permis. Toutes les mœurs, toutes les croyances, toutes les religions, toutes les opinions, toutes les appartenances, toutes les langues étaient admises dans la cité qui devint vite une tour de Babel bigarrée et grouillante de vie. Le commerce ne connaissait ainsi aucune entrave et à Salm Salm, tout, absolument tout, pouvait être acheté ou vendu, tout avait un prix, tout, y compris les êtres humains. Le marché aux esclaves devint ainsi très rapidement célèbre, au point de devenir la première source de revenus de la principauté. Il faisait bon vivre à Salm pour ses habitants ou pour ses visiteurs autorisés, mais en aucun cas pour les prisonniers qui y étaient amenés chaque semaine par l'armée extérieure.

Ceux-là étaient enfermés et laissés quasiment à eux-mêmes au mortifère Clos Vauvert qui surplombait la ville où ils attendaient avec angoisse la date du prochain marché aux esclaves. Ce marché se tenait en principe chaque jeudi, sauf lorsqu'on manquait de marchandises. Ces jours-là, les marchands et visiteurs affluaient en masse vers la ville libertaire, venant parfois des confins de l'Europe encore debout. Certains y séjournaient donc plusieurs jours, contribuant ainsi davantage à la richesse des lieux. Les transactions ne pouvaient se dérouler que dans la cour de l'ancien château des princes de Salm où Goloukine avait installé ses quartiers et appartements. Il percevait 20 % du montant de toutes les ventes d'esclaves en rétribution de la mise à disposition de cet espace. Se considérant comme un simple propriétaire bailleur, sa conscience était sauve et sa fortune amplement refaite.

Le mortifère Clos Vauvert

Ce fut donc dans cette étrange principauté que Nathaniel, Adèle, Aldegonde et Gildas furent menés au petit matin de l'avant-veille du marché. A cette heure, le soleil se levait à peine sur un ciel rosé, orné de quelques rares nuages cotonneux. Les habitants étaient encore endormis et les geôles roulantes ne croisèrent pas âme qui vive en montant vers la citadelle du Clos Vauvert, où le petit convoi s'arrêta devant une lourde porte de chêne à deux battants entourée de deux torches éclairant deux postes de garde que l'on devinait à deux lucarnes carrées recouvertes d'un épais entrelacs de barreaux d'acier.

Le chef des mercenaires descendit de cheval et alla se signaler au poste de droite. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit et les roulottes s'engouffrèrent dans un long boyau de pierres de taille avant d'arriver dans une vaste cour pavée entourée de fenêtres et de portes à barreaux.

Les prisonniers furent débarqués et, après une longue inspection, menés vers leurs appartements, c'est-à-dire vers leurs cellules respectives. Pour faire bonne mesure, les enfants furent séparés de Nathaniel, les uns étant dirigés vers l'aile est, tandis que leur ami était conduit dans l'aile opposée, avec les prisonniers les moins vaillants. Les mercenaires n'ayant pas pris la peine de leur indiquer la date du prochain marché, tous furent abandonnés à leurs angoisses dans leurs cellules, de toute petites pièces de trois mètres sur quatre, avec pour seul éclairage, une fenêtre à barreaux et sans vitre, située à deux mètres cinquante du sol. Trois personnes devaient loger dans chacun de ces espaces. Un point d'eau garnissait un coin de chaque

cellule, également équipée d'un seau d'aisances et de trois paillasses confectionnées dans un épais tissu irritant à la couleur indicible. Beaucoup étaient pleines de punaises.

Le plus terrible pour les prisonniers était ici de ne pas connaître la date de leur mise en vente. Leurs souffrances n'avaient ainsi pas de terme précis, pas de date butoir et leur sanction, ou plutôt leur commercialisation, ne laissait pas de susciter d'autres interrogations. Par qui seraient-ils achetés ? Dans quels buts ? Pour aller où ? Seraient-ils séparés ? Les questions tournaient indéfiniment en rond dans les cerveaux sans jamais trouver l'ombre d'un commencement de réponse, jusqu'à ce que leur tête devienne littéralement folle, occupée seulement à ces inconnues sans fin et totalement incapables d'un raisonnement logique. Les corps aussi payaient un lourd tribut à ces angoisses. L'alimentation devenait impossible, les membres tremblaient, les boyaux se tordaient jusqu'à se vider en une noire et liquide puanteur, les cœurs s'emballaient, s'arrêtaient, repartaient sur un autre rythme, les poumons semblaient se dégonfler d'un seul coup dans une convulsion inquiétante, les cages thoraciques se serraient pour se souder en une vive douleur plus ou moins durable, les cous devenaient raides et les cervicales se rigidifiaient, le sommeil était introuvable, ou se traduisait en horribles cauchemars, les réveils à tout instant se faisaient dans des hurlements de terreur. A ces multiples épreuves succédaient en général la prostration, le regard vide, les pensées toutes noires tournées vers l'intérieur de l'être, l'incapacité à rencontrer l'autre et à échanger avec lui. Rien d'ailleurs n'y aidait les malheureux ; les enfants avaient été enfermés dans la même cellule et aucun n'était à même d'expérimenter le raisonnement nécessaire à une telle situation, tandis que Monsieur Romonome se retrouvait, lui, totalement seul. En d'autres temps et circonstances, ceci aurait constitué une chance inouïe en les faisant ainsi échapper à la présence quotidienne de parfaits inconnus au caractère difficile, rendus plus belliqueux et d'humeur changeante du fait même de l'enfermement. De son côté, Nathaniel aurait aimé trouver un moyen de les tirer de là, mais son sac avait été confisqué lors de la fouille :

– Ces cochonneries ne te serviront plus à rien ! lui avait-on alors hurlé avec une grosse tape sur la nuque.

Privé de ses objets magiques, il ne pouvait plus compter que sur lui-même et sur son esprit. Et il eut beau y passer tout le jour, il ne trouva aucun moyen de se sortir de là et de délivrer les autres. La fenêtre était inviolable et donnait de toute façon sur la cour intérieure, les murs étaient trop épais et les moellons trop gros et trop durs pour être descellés. Pour finir, les incessants bruits de pas dans le couloir laissaient à penser que les gardes veillaient au grain avec le plus grand sérieux. Pas une voix ne s'élevait du bâtiment, seuls les pleurs et les gémissements des prisonniers faisaient oublier la solitude. A la nuit tombée, la porte de Nathaniel s'ouvrit enfin sur un garde au visage haineux.

Tiens, voilà ta ration du jour, pourceau ! déclama-t-il en poussant vers lui une écuelle remplie d'une infâme bouillie grise.

Ce mets n'était pas appétissant, mais Nathaniel avait si faim qu'il le dévora presque avec gourmandise. Au même moment, à l'autre bout du Clos Vauvert, les enfants grelottaient et s'étaient resserrés les uns contre les autres. Les nuits étaient encore fraîches en cette saison et le froid du soir avait commencé à pénétrer dans leur geôle sombre et humide par la petite fenêtre du haut. Il devait être tout bonnement impossible de tenir ici l'hiver.

Eux aussi reçurent leur repas du jour, mais ils n'avaient ni l'âge, ni le courage de leur ami. Si Gildas et Adèle convinrent d'en manger un minimum pour ne pas dépérir complètement, Aldegonde refusa catégoriquement d'y toucher, malgré l'insistance de ses aînés.

La nuit fut horrible, d'autant qu'une tempête éclata et que l'eau commença à ruisseler dans les cellules par les maigres fenêtres situées en hauteur. Au froid se mêlaient à présent le vent et l'eau. A coup sûr, ils seraient tous malades le lendemain. N'y tenant plus, certains prisonniers tentèrent une pathétique rébellion en frappant de toutes leurs forces sur les portes en hurlant. Mais la mutinerie fut bien vite réprimée. On entendit des portes s'ouvrir, des bruits de glaives dégainés et des cris effroyables ; puis tout redevint silencieux, humide, froid et plus angoissant encore.

Au petit matin, les corps s'avachirent enfin, usés et épuisés. Les enfants furent tirés de leur léger sommeil par des bruits de seaux d'eau jetée à terre, puis des bruits de balais. Une charrette semblait

au surplus circuler dans le couloir et recevoir des poids relativement importants à intervalles irréguliers. Encore abrutis par la fatigue et les derniers événements, les enfants découvrirent, horrifiés, de l'eau rougie passer sous leur porte. Le sang des révoltés de la nuit que les mercenaires étaient en train de nettoyer... Les corps étaient évacués et l'odeur qui se répandit bientôt dans tout le bâtiment, jointe à l'épaisse fumée noire qui provenait de la cour intérieure, démontra qu'ils y étaient à présent brûlés. Peut-être s'agissait-il de rappeler aux survivants que toute résistance était inutile et vouée à l'échec. Du dehors, on entendit la voix du chef des mercenaires qui devait découvrir le funeste bûcher :

– Mais qu'est-ce que c'est que ça !!! Je vous abandonne vingt-quatre heures et vous gâtez la moitié de la marchandise !!! Qui a fait cela ?!

Dans la cour, ses collègues se regardaient sans mot dire.

– De toute façon, vous étiez tous présents et pas un n'est intervenu pour empêcher ce carnage ! Vous êtes donc tous coupables !

– Mais... intervint l'un d'eux.

– Quoi ?! Tu oses protester, Lebegue ! Veux-tu que je te fasse couper la langue ?!

– Non...

– Il y en avait au moins pour 1 500 ducats. Je vais de ce pas faire un rapport au prince de céans et croyez bien que je ferai le nécessaire pour qu'au minimum vous ne receviez pas votre solde ce mois-ci ! Je serai de retour avant midi. Faites en sorte de ne plus commettre l'irréparable !

Sur ces mots, le chef s'éloigna, laissant les mercenaires maugréer comme des enfants pris en faute. Dans les cellules, le silence s'était fait plus lourd que jamais. En début d'après-midi, tous les prisonniers furent réunis dans la cour pour une revue générale. Force leur fut de constater qu'au moins un bon tiers de leurs compagnons de misère de la veille manquait à l'appel. Ils furent rangés en lignes pour que le chef les voie bien un à un en passant devant eux. Il en jugeait certains, inspectait les dents de quelques autres avec une grimace de dégoût, il tâtait les membres de ceux qui lui paraissaient les plus robustes. Il entreprit ensuite de les trier par catégorie : les

enfants d'un côté, les femmes et les plus faibles d'un autre. Les plus forts constituaient un petit groupe à part, tandis que Nathaniel semblait devoir rester inclassable, puisqu'il demeura seul au milieu de la cour quand le tri fut terminé.

– Que va-t-on bien pouvoir faire de toi, le gros ? lui lança le chef. Tu es impressionnant par la taille, mais ta corpulence doit grandement te fragiliser... A mon avis, tu ne tiendrais pas longtemps à faire des travaux de force ; ton cœur enrobé de graisse lâcherait bien vite.

– Détrompez-vous ! s'écria Aldegonde qui s'avança en signe de protestation, sans se rendre compte des éventuelles conséquences de son geste et de ses propos.

Fort heureusement, le chef ne sembla pas tenir compte de la remarque d'une si jeune enfant qui fut bien vite remise dans le rang.

– Tant pis, on ne tirera de toi qu'une ou deux pièces d'argent. On pourrait aussi t'offrir en guise de cadeau commercial à un bon client...

Puis il s'adressa à ses collègues :

– Vous allez emmener ces vauriens dans leurs cellules, tels que je les ai rangés. C'est dans cet ordre qu'ils seront présentés à la vente de demain. Nous commencerons pas les faibles avant d'attaquer la main d'œuvre efficace et robuste, puis nous finirons par le fin du fin, les enfants. Faites en sorte qu'ils soient bien nourris ce soir et qu'ils ne soient pas dérangés cette nuit. Ils devront être en pleine forme. N'oubliez pas que nos finances et celles du prince en dépendent.

– Mais alors, il ne nous a pas supprimé notre solde du mois ?...

– Non, répondit le chef sur un ton exaspéré. Goloukine a eu la bonté de ne vous l'amputer que de moitié. Vous pouvez remercier son grand cœur.

– Son grand cœur ? s'indigna l'un des mercenaires.

– Quoi ?! Cela ne te convient pas encore ? Veux-tu que je lui parle de ton cas précis ?

– Non, Valérian. Je m'accommoderai de cette décision et redoublerai d'efforts pour nos prochaines campagnes afin de rattraper le manque à gagner.

– Je suis bien aise de constater que tu reviens à la raison.

– Pour Margule, cela ne sera pas trop gênant, il est seul. Mais

nous autres, comment allons-nous faire pour nourrir nos familles ? intervint un autre.

– Vous n'aviez qu'à faire montre d'une plus grande sagesse dans vos actes. Ne connais-tu pas les lois de Salm, propre à rien ? Ici, chacun est libre de ses actes et doit en assumer les conséquences. Vous réduirez donc votre train de vie et celui de vos proches pendant un mois, avant que tout ne rentre dans l'ordre.

– Un mois ? Mais tu ne te rends pas compte !

– Allez-vous cesser de contester mes ordres qui, je vous le rappelle, sont ceux de Goloukine, ou préférez-vous subir son ire en guise de conséquence ?! Ramenez ces gens dans leurs cellules selon le classement que je viens d'établir.

Tous s'exécutèrent sans plus discuter, mais on sentait bien que la révolte couvait en leurs cœurs de criminels. Ce soir-là, quand les prisonniers furent nourris et que Valérian eût regagné ses appartements au dernier étage de la citadelle, ses subalternes se réunirent en différentes petites factions dans les couloirs longeant les cellules pour débattre des événements de la journée. Certains, la plupart en vérité, avaient un intérêt évident à la poursuite de leur odieux commerce et un mois de privation leur semblait peu en comparaison de la misérable existence qu'ils auraient dû mener sans lui. Mais comme dans tout groupe humain, il y avait ce soir des irréductibles, des têtes brûlées, prêts à tout pour se faire entendre, quitte à tout perdre dans la bataille. Pour ce genre d'individus, on aurait dit que parvenir à scier la branche sur laquelle ils étaient assis revenait à une victoire. Ils étaient incapables de comprendre la différence entre une réussite et une victoire à la Pyrrhus.

A vrai dire, ils ne rêvaient que d'une chose : renverser Valérian, le premier criminel condamné par le nouveau tribunal de Salm. Le meurtre de sa femme un soir de beuverie lui avait valu cette vie nouvelle. Peu à peu, d'autres l'avaient rejoint et formaient à présent la troupe de mercenaires qu'ils étaient devenus. Mais parmi eux se trouvaient des êtres beaucoup plus pervers qu'un ivrogne colérique. On y trouvait des assassins sadiques, des meurtriers méticuleux, des monomaniaques de la mise à mort, des collectionneurs de victimes. La partie ne se jouait pas à armes égales entre ces âmes tortueuses.

Et ceux qui avaient le plus tué ne comprenaient pas pourquoi ils devaient obéir aveuglément à celui qui n'avait tué qu'une fois, mais avait eu le privilège de le faire le premier. Bref, pour eux, la cruauté devait primer sur l'ancienneté. Pour autant, ils auraient été bien incapables de désigner parmi eux un autre chef, puisque tous voulaient l'être. Cette lutte risquait donc de vite devenir fratricide.

Les chuchotements durèrent tard dans la nuit et il fut entendu entre une dizaine de ces repris de justice que Valérian serait démis de ses fonctions par la lame de leurs épées dès la fin du marché le lendemain. En leur qualité de mercenaires de l'armée extérieure de Salm, on ne pourrait faire plus que les condamner à la vie qui était déjà la leur. Le risque était donc nul et leur victoire certaine. Mais pour lequel d'entre eux ?

Ces insurgés avaient ainsi débattu de leur sombre dessein devant la geôle de Monsieur Romonomme qui ronflait de temps à autre pour laisser croire qu'il dormait à poings fermés, alors qu'en réalité, il ne perdit pas une miette de la conversation. Ce fut donc l'esprit serein qu'il se laissa bercer par les bras de Morphée quand les chuchotements se turent enfin, peu avant le lever du soleil. Ceci ne lui laissa pas beaucoup de temps pour dormir.

Le marché commençait à huit heures et la vente des esclaves à onze heures, juste avant le repas festif de la semaine, mais il fallait pouvoir présenter les prisonniers aux clients potentiels dès l'ouverture du marché, afin qu'ils puissent se faire leur idée. A six heures trente, une trompe réveilla tous les malheureux qui bondirent au bas de leurs paillasses crasseuses. Comble du luxe, ils eurent droit à une bassine d'eau et à du savon pour se faire une grande toilette. Adèle et Aldegonde furent ravies de pouvoir enfin se sentir propres. Gildas, lui, n'y vit qu'une façon de faire grimper leur prix, aussi refusa-t-il tout net de se laver.

– Mais Gildas, si nous sommes propres tous les trois, peut-être serons-nous achetés par la même personne et ainsi nous ne serons pas séparés ! protesta Adèle.

– Non mais, vous vous entendez parler, mes sœurs ?! Cela n'apporte aucune garantie de rester ensemble. Vous ne vous comportez déjà plus comme des êtres humains, mais comme de petits êtres

soumis, craignant pour les maigres et dérisoires compensations qu'il vous reste encore. Retrouvez donc un peu de dignité. Nous sommes privés de notre liberté pour être commercialisés comme des lés de tissu. Il est hors de question d'accepter notre sort ! Peut-être ne pourrions-nous pas empêcher notre achat mais nous devons, quoi qu'il en soit, nous débarrasser au plus vite de nos chaînes pour redevenir les êtres humains que nous n'aurions jamais dû cesser d'être.

Adèle baissa la tête. Elle devait bien admettre que pour une fois, la parole de son frère était beaucoup plus juste que la sienne. Etre ainsi réduits en esclavage ne devait pas leur faire oublier leur dignité.

Comble de l'hypocrisie, une demi-heure après leur lever en fanfare, les prisonniers furent menés dans la cour intérieure où Valérian leur indiqua qu'ils disposaient de trente minutes pour déguster le fabuleux petit déjeuner qui leur était déjà servi sur une longue table au milieu de la cour. Ne se posant pas plus de questions, tous se ruèrent sur le lait chaud, le miel, le beurre frais, les confitures aux saveurs variées, le pain encore chaud, les viennoiseries, les fruits juteux, les bols de céréales et, pour ceux qui préféraient les mets salés, sur les jambons, les saucissons, les œufs durs ou en omelette, les pommes de terre en robe des champs, les fromages bien gras et autres gourmandises succulentes. Le quasi jeûne des derniers jours avait aiguisé leur appétit. Ce furent donc de bons petits êtres repus et satisfaits à la bedaine bien tendue qui furent remontés dans les roulottes à barreaux, afin de les descendre au marché.

Environ dix minutes plus tard, le convoi arriva devant le château de Goloukine, situé en plein cœur de la cité, sur une place jouxtant celle plus commerçante, à l'exact opposé de l'abbaye. Une porte cochère adjacente au principal bâtiment de la demeure princière était ouverte et les charrettes des mercenaires s'y engouffrèrent sans plus attendre.

Les prisonniers furent déchargés dans une cour pavée, beaucoup plus charmante celle-ci, puisqu'elle se trouvait directement sous les hautes et larges fenêtres de l'élégante bâtisse du XVIII^e siècle. Des buis de toutes formes le disputaient à des putti en marbre pour assurer la décoration des lieux. La cour était ceinte d'un mur de briques surmonté d'une grille du meilleur fer forgé, décoré ici et

là d'ornementations dorées à la feuille d'or. A cette heure, la foule n'avait pas encore envahi les lieux et seuls quelques gardes d'un autre âge et des laquais en livrée se tenaient debout, impassibles, de part et d'autre de chacune des portes vitrées du château. Des tentes d'un blanc éclatant, ornées en bordures d'un motif à la grecque doré, étaient dressées de chaque côté d'une estrade sur laquelle se trouvait un pupitre. Certainement le lieu où devait officier le chef d'orchestre des enchères, puisque ce mode de vente était le principe pour le commerce d'esclaves dans la principauté. Il permettait en effet de tirer le meilleur prix possible de chaque lot. Et comme la majeure partie de la richesse de la cité en dépendait, il ne s'agissait pas de procéder à une grande braderie. Quand les geôles roulantes se furent enfin arrêtées, on conduisit les prisonniers dans les tentes où ils n'auraient plus qu'à attendre l'heure fatidique. Ils y furent traités comme jamais depuis leur arrestation. De riches tapis jonchaient le sol, des fauteuils, des méridiennes et des sofas étaient là pour leur repos et des collations chaudes et froides leur furent servies toute la matinée. Certains prisonniers n'avaient jamais connu un tel luxe de leur vie et commençaient à apprécier leur nouvelle condition. Il ne s'agissait pourtant que d'une étape provisoire, destinée à les présenter à la vente sous leur meilleur jour, comme on restaurerait un tableau avant de le faire passer sous le marteau pour en obtenir une somme plus rondelette. Décidément, Goloukine était un maître en affaires et un expert en marketing. La qualité des produits était reconnue dans toute la région et il s'assurait ainsi la fidélité indéfectible d'une clientèle pourtant très exigeante.

A cette heure, il était impossible aux acheteurs et aux curieux de visionner les esclaves. La pré-visite n'aurait pas lieu avant neuf heures, ce qui laissa le temps à chacun de se reposer et de discuter. Pour autant, Nathaniel et les enfants, de par le tri de la veille, étaient toujours séparés. Les petits étaient les seuls enfants proposés ce jour-là et ils se retrouvèrent donc un peu à l'écart dans une petite tente. Aldegonde y dormait recroquevillée dans une énorme bergère tendue d'un tissu soyeux. Adèle sirotait un verre d'orangeade, tandis que Gildas n'en finissait plus de pester. Il essayait de soulever les pans de la tente pour regarder au dehors et surtout, pour apercevoir

Nathaniel avec qui il espérait communiquer au moins par signes. Mais pour confortables et douillettes que furent ces tentes, elles n'en demeuraient pas moins des prisons et, à chaque tentative, Gildas était vite remis à sa place par un garde. Il finit par abandonner et se mit à tourner en rond.

– Cesse donc tes allers et venues ! lui lança Adèle excédée. Tu n'y changeras rien pour le moment. Laisse le temps faire son œuvre et à la première opportunité, nous regagnerons notre liberté. Ce sera plus facile lorsque nous aurons trouvé preneur. Pour le moment, il y a ici beaucoup trop de monde et ces mercenaires ne sont pas des enfants de chœur. Profite plutôt de ce répit qui nous est offert pour te retaper. Mange, bois, fais une sieste et cesse de te torturer l'esprit inutilement. Ce qui doit arriver arrivera, cela ne signifie pas que tout espoir est perdu. Rappelle-toi que dans ce bas monde, tout est éphémère, les bonnes comme les mauvaises choses. Il y aura donc forcément un après.

– Ah, ma sœur, je retrouve là ta sagesse. Mais c'est plus fort que moi, je ne supporte pas cet enfermement, cette privation de liberté.

– Sois juste patient.

– Quoi d'autre de toute façon ? répondit Gildas en s'affaissant sur un petit canapé moelleux.

– Oui, quoi d'autre ?

De son côté, Nathaniel se trouvait dans la tente réservée aux esclaves les plus faibles, ou censés l'être. Il se rendit ainsi compte lors de cet épisode de répit et de semi-liberté que certains d'entre eux avaient feint la maladie physique ou mentale pour tromper l'ennemi et ne pas être affectés à de trop pénibles tâches. Il s'en trouvait même qui avaient déjà échafaudé un plan d'évasion à mettre en œuvre juste après leur acquisition. Monsieur Romonomme n'en revenait pas de tant de malice et il ne comprenait pas comment, lui, n'avait su entrevoir aucune solution. Il se sentait en perte de vitesse comme si, privé de son sac, il ne savait plus faire montre de la moindre imagination. Et, pour l'heure, les jacasseries qui l'entouraient l'empêchaient de réfléchir efficacement. Comme Gildas, il commença donc à tourner en rond, dans sa tête d'abord, puis physiquement. Ses va-et-vient dans cette tente surpeuplée et avec

sa grande taille étaient néanmoins beaucoup plus encombrants que ceux de l'adolescent. Il se fit réprimander par quelques femmes auxquelles il semblait donner le tournis. Il faut dire que le fait de leur marcher sur les pieds n'était pas pour les apaiser. Il finit par s'installer dans un coin pour méditer et bouder. Comme Gildas, il n'avait plus d'autre choix que d'attendre le début de la vente.

Bientôt des gardes vinrent ouvrir toutes les tentes et chaque prisonnier se vit attribuer une pancarte en sautoir sur laquelle était inscrit un numéro, le numéro de lot de chacun d'eux. L'exposition avant la vente allait commencer. Quelques minutes plus tard, les grilles du château furent ouvertes sur une foule massée là, impatiente de découvrir le dernier arrivage. En un clin d'œil, la cour du château fut envahie par ce raz de marée humain. Des hommes bedonnants au costume de belle facture venaient chercher de vrais travailleurs pour faire tourner leurs lointaines manufactures. Ils ne rechignaient pas sur l'apparence physique des esclaves, seules les intéressaient l'efficacité et la robustesse. Un propriétaire de mines de sel cherchait ainsi les hommes les plus laids et les plus robustes. Une demi-douzaine d'entre eux retint particulièrement son attention. L'homme était connu pour sa rudesse envers ses « employés » qui vivaient tout le jour dans les entrailles de la terre, s'échinant pour extraire le matériau qui leur rongait la peau, les bronches et les yeux. Ceux qu'il achetait ne revoyaient jamais la lueur du soleil car, une fois leur labeur achevé, ils regagnaient un village taillé dans la roche souterraine qui leur était réservé. Et lorsque la mort les emportait, ils étaient immédiatement enterrés dans le cimetière jouxtant cette cité dortoir de l'Hadès. Pour les six malheureux du jour, l'espoir demeurait encore jusqu'à la fin des enchères, mais ils priaient déjà pour échapper à la promesse de cet enfer.

Des dames bourgeoises, décorées comme des sapins de Noël, ou vêtues et peintes comme des oiseaux de paradis, ne s'intéressaient quant à elles qu'à la gente féminine. Certaines avaient besoin d'une cuisinière, d'autres d'une repasseuse, ou d'une couturière, ou d'une bonne à tout faire, d'autres encore avaient envie de s'offrir une dame de compagnie pour échapper à la vie ennuyeuse dont elles jouissaient grâce à leurs riches maris. Elles étaient donc beaucoup plus

attentives que les hommes aux qualités personnelles des esclaves qui devaient ainsi avoir des talents particuliers ou faire montre d'un esprit suffisamment développé pour leur plaire. L'une de ces dames huppées aperçut enfin Gildas et ses sœurs, rassemblés discrètement dans un coin. Plutôt que de s'écrier comme une dinde, elle s'approcha d'eux tout doucement pour les jauger sans attirer l'attention sur sa découverte.

– Des enfants ! fit elle en arrivant près d'eux. Il y a si longtemps que je rêve d'en avoir... Vous m'avez l'air très gentils, mes petits. J'y laisserai toutes mes économies s'il le faut, mais je vous ramènerai chez moi tout à l'heure. Vous verrez, vous n'aurez pas à vous plaindre de votre sort. Je vous traiterai comme si vous étiez mes propres enfants.

– Vous en avez beaucoup ? demanda Aldegonde.

– Quoi donc, ma petite ?

– Des enfants... vous en avez beaucoup ?

– Pas un seul, répondit la dame brune en écrasant une grosse larme sur sa joue. Je n'en ai jamais eu. C'est pour cela que...

– Nous laisserez-vous libres de faire ce que nous voulons de notre vie ? poursuivit Adèle.

– Si vous ne vous sauvez pas trop loin de moi, oui, vous ferez ce que bon vous semblera.

– Voilà qui me semble sage, rétorqua Gildas. Et seriez-vous d'accord pour acheter en même temps que nous le géant que vous voyez là-bas ? fit il en désignant Nathaniel du doigt.

– Ça non. Je n'aurai pas les moyens de vous acheter tous les quatre. Un tel homme doit valoir une fortune, il représente une réelle force de travail.

– Ce n'est pas l'avis des mercenaires qui nous ont enlevés, Madame. Ils disent qu'il est presque invendable et pensent même l'offrir en cadeau à quelqu'un qui aurait fait un gros achat lors de la vente aux enchères.

– Si c'est bien le cas, pourquoi pas ? Mais est-il brave ?

– Plus brave que lui, cela n'existe pas, répondit Adèle.

– Je suis une femme seule, comment ferais-je pour le retenir s'il venait à vouloir s'enfuir et vous arracher à moi ?

– Nous le dissuaderons.

– Tu oublies, Gildas, que Nathaniel a d'autres projets qui lui tiennent trop à cœur pour qu'il les abandonne, quel que soit le confort dont il jouirait avec le mode de vie douillet que semble nous promettre la dame, intervint Adèle.

– D'autres projets ? Quels projets ? demanda la riche inconnue.

– Il cherche une cité de... commença Aldegonde.

– Tais-toi ! fit sèchement Adèle. Nous verrons bien qui remportera les enchères, Madame. Mais sans notre ami, nous ne serons certainement pas les enfants sages dont vous rêvez.

– Je verrai cela ; nous pourrions toujours lui trouver une occupation dans tous les cas. Mais il devra abandonner ses projets, ou les mener à bien tout seul.

Là-dessus, un troupeau de grues jacassant rejoignit la malheureuse femme privée de maternité et elles s'exclamèrent et s'extasièrent sans retenue comme des sottises qu'elles étaient devant ces trois enfants, ces produits si rares. Celles-là n'hésiteraient pas à les séparer pour s'offrir une petite folie sur un coup de tête, plutôt que de se ruiner en les achetant tous. Elles ne semblaient être que de riches égoïstes dépourvues de compassion. Certaines appelèrent leurs maris qui se montrèrent agacés d'être ainsi dérangés par leurs dames pendant qu'ils discutaient de leurs propres affaires de leur côté. Deux ou trois vinrent tout de même voir leurs trouvailles pour lesquelles ils n'exprimèrent qu'un vague regard dédaigneux.

– Que feras-tu de ces mioches ?

– Encore une lubie qui va nous coûter cher...

– Te rends-tu compte que, non seulement ils ne rapporteront rien, mais qu'en plus il faudra les nourrir ?

– Je n'ai pas les moyens de t'offrir ce genre de cadeau !

Fut le concert des hommes. La première cliente à s'être manifestée se réjouissait de cet état de fait. C'était autant de concurrence en moins, encore qu'en matière de vente aux enchères, on ne pouvait jamais être sûr de rien.

– Rassurez-vous, mes petits, fit-elle aux enfants, je ne laisserai pas ces harpies vous acheter. Je deviendrais folle si vous deviez être séparés.